



L'île des anamorphoses

version de Renaud Casteras

Nouvelle de J.L. Borges, ou d'un autre

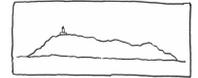
Le 15 août 1964, on retrouva le moine Francisco Monte ¹ pendu dans sa cellule, avec éparpillé au sol un manuscrit peut-être inachevé. Il appartenait à une secte catholique iconoclaste sans importance, mais l'histoire avait occupé un temps les habitants de Monteverde, une petite commune au bord de l'océan, dont le nombre décroissant des bêtes du troupeau était le seul sujet de conversation. Cette secte ayant pour unique activité de copier les écritures sacrées, la teneur du texte du moine intrigua l'enquêteur Pablo Ruba, au point qu'il le mentionna dans son rapport comme une « tentative maladroite et peu documentée de récit policier ». Mais pour se faire une idée plus objective, je vais tenter de retranscrire ce texte aussi fidèlement que ma mémoire me le permettra, puisqu'il passa entre mes mains un soir de printemps où le ciel était orageux et le vent jouait avec les volubilis.

Le récit commençait *in media res*, alors que Manuel vivait mal un transit maritime vers une île qui serait le lieu de sa fin. Il aurait préféré être affecté au vol de la banque de Cordoba, ce qui lui aurait assuré une promotion bien plus rapide que cette disparition de second ordre, mais les investigations intéressantes étaient systématiquement affectées à Pablo Mismo, son concurrent depuis l'école, qui avait la peau claire et dont l'oncle était juge à la capitale. S'ensuivent des considérations sur les difficultés que rencontre un honnête citoyen, sans relation, pour s'élever dans une société détenue par quelques individus. Après cette digression mineure, l'embarcation de Manuel finit par vaincre « les terribles flots noirs d'écume, miroir sans fond de l'inconstance de l'âme ». Les capitaines de navire faisaient partie des héros incompris de notre temps, se dit Manuel.

Deux jeunes demoiselles l'accueillirent sur le ponton. Sur le chemin qui menait à l'imposante bâtisse surplombant l'île, la plus âgée, Circa, fut intarissable en questions sur le continent, la police, les écoles et toutes ces choses qu'elle adorerait voir un jour. Manuel tentait de satisfaire sa curiosité tout en remarquant les senteurs exotiques de la dense végétation avoisinante.

Au bout d'une demi-heure, ils arrivèrent chez leur père, le chef de l'île-village, et les filles montrèrent à Manuel le lit qu'elles avaient aménagé dans la grande bibliothèque.

¹ Par cause d'un hasard facétieux, les noms des protagonistes ne sont pas fictifs.



Il profita de cet instant pour défaire son bagage qui se résumait à quelques habits, un stylo et son carnet où il nota les premiers éléments glanés auprès des jeunes filles. Une subite disparition, une quarantaine d'habitants, une liaison avec le continent une fois par mois, un seul chemin bien entretenu, celui qui menait au ponton. Manuel reposa dans un soupir son carnet relié en cuir, seul véritable lien avec sa famille, se disant qu'il pourrait déjà contenir le plan de la banque, la somme emportée, les témoignages des otages et un croquis de l'impressionnante flaque de sang sur le comptoir. En attendant l'heure du repas, Manuel explorait les étagères remplies de livres poussiéreux. La pièce était bien plus grande qu'elle ne lui avait paru en entrant. Le père devait être un grand lecteur mais les livres semblaient avoir été posés sans le moindre effort de cohérence. À côté d'un exemplaire de « la tragédie profane » se trouvait un précis de botanique, lui-même suivi d'un de ces romans à l'eau de rose qui eurent un franc succès auprès de la gente féminine gloussant dans les dîners mondains de Buenos Aires. L'horloge massive sonna l'heure du dîner.

On lui avait réservé la place de l'hôte, en face du père qui trônait au bout de la longue table apprêtée comme pour un jour de fête. Il était atteint de cécité, un détail qu'avaient omis ses filles, mais son infirmité ne diminuait en rien sa prestance naturelle. Il était fait du bois tari des constructeurs de monde, pour qui le doute était la pire des faiblesses.

Autour de lui, ses filles et sa compagne souriaient à Manuel. Trois hommes, des notables du village, chuchotaient tandis que la bonne apportait les plats. Aux premiers mots du père, la tablée se tut. Son bénédicité parla de volonté divine, imperméable à la raison humaine, et de l'absence du hasard en notre monde. Folie de l'homme se croyant d'essence divine. Seul Lui entrevoit les réels rouages de la réalité car comme Il les a forgés Il les actionne. Aux hommes restent l'humilité, et le pardon. Tel pourrait-être un résumé du long paragraphe décrivant le monologue paternel. Le repas était d'une simplicité paysanne, mais les plats en nombre que seul les plus démunis savent offrir. Quand l'alcool fort fut servi le patriarche reprit la parole. Il remercia Manuel de s'être dérangé pour leur petite histoire. En temps normal, il réglait ces problèmes lui-même, mais la gravité des faits réclamait un verdict extérieur à l'île, afin que son objectivité soit sans appel. Le coupable n'était autre qu'Esteban, son fils, Dieu ait pitié de son âme. Il était né plus simple que de nature et, malgré l'amour de sa mère, son état avait lentement décliné jusqu'au drame qui avait amené Manuel en ces lieux. Le père endosserait la responsabilité pour ne pas plus accabler son fils, et avait besoin de la



compréhension de Manuel pour ce faire. Il en appelait à la bonté d'âme qu'il percevait chez Manuel. L'assemblée s'échangea quelques regards interrogateurs. Manuel se sentit comme une bête acculée dans un piège. Il mènait son enquête et leur assura que sa motivation serait avant tout le bien commun. Peu convaincu, le père demanda à ses filles de raccompagner l'hôte fatigué par son long voyage.

En montant les escaliers, la petite Luna expliqua à Manuel que ni son frère ni son père n'étaient coupables. C'était la faute du tigre de l'île et, si Manuel pouvait le capturer, leur famille pourrait vivre comme avant. Circa la reprit : il ne fallait jamais douter de papa, qui connaissait tout de l'île, et puis les tigres n'existaient pas. Manuel ne cherchait pas de coupable, la Justice ne pouvant être rendue par les hommes. Il souhaitait juste comprendre un peu mieux les liens, s'approcher de la Vérité en quelque sorte. C'était la seule satisfaction qu'il pouvait espérer obtenir de cette enquête, puisque son supérieur ne l'avait pas jugé digne de celle de la banque. Il nota sans conviction dans son carnet, Esteban coupable, père rédempteur, fillette à l'imagination débordante. Sa première mission ne pouvait être aussi simple. La lune le conforta dans cette croyance, ce qui était encore ce qui se rapprochait le plus de la vérité dans le monde des hommes.

Dans son dortoir de fortune, il découvrit un petit fascicule intitulé « Ouranos libère Poséidon » qui le fit grimacer. S'il pouvait accepter que l'humanité naissante ait dû se parer de mythes pour expliquer la terrible complexité du monde, il ne pouvait comprendre la motivation des personnes qui rajoutaient de la fiction sur ces mythes, vanité de vanité. Je ne détaillerai pas le reste des considérations littéraires utilitaristes qui ne semblent rien apporter au texte, ni le deuxième jour de Manuel sur l'île où il interroge et cartographie les lieux au hasard, avec l'aide de Circa et Luna. Tout le monde s'accordait à dire qu'Esteban était coupable, sa démence ayant fini par causer malheur, et qu'il devait quitter l'île au plus tôt. Quand elle déjoua l'attention de sa grande sœur, la petite Luna ne démordit pas de son tigre, mais ne fut pas capable de retrouver l'emplacement de ses empreintes.

Le soir du deuxième jour, Manuel croisa le père en train de lire dans un fauteuil, en fumant dignement une cigarette roulée. Il affectionnait ses habitudes et ne les changerait sous aucun prétexte, même si parfois les circonstances... Manuel nota dans son carnet une pointe d'agacement sur la lèvre du père comme il ne voyait toujours pas Manuel conclure son enquête de la seule manière humainement envisageable.



Dans sa cellule la flamme de la lampe à huile vacillait, projetant autant de Manuels sur la muraille de livres qui lui faisait face. Il se prit à imaginer qu'un des livres renfermait ce qu'il cherchait, il y en avait tellement qu'il ne pouvait exclure cette possibilité. Lire la totalité serait le travail d'une vie, ou de plusieurs, et le sablier du temps ne se retournait pas. Sa journée avait été peu fructueuse, n'ayant noté dans son carnet que des descriptions de flore semblant endémique et un détail architectural de la belle demeure familiale. Celle-ci était si extraordinaire, qu'elle aurait pu convertir n'importe quel hérétique à la cause de l'île. Et Manuel, se sentant lui-même subjugué, aurait pu conclure ici son enquête s'il n'y avait eu cette sourde impression d'incomplétude qui avait grandi au cours de sa découverte de l'île. Il devrait finalement interroger Esteban s'il voulait avancer. Il avait espéré ne pas avoir à le faire par empathie avec la mère qui s'inquiétait des conséquences. Pour elle, Esteban n'appartenait déjà plus au monde et il était vain, voire douloureux, d'aller le déranger.

Esteban était un jeune garçon souriant et prolix, sa chevelure brune dansant aux dodelinements de sa tête. D'apparence, il ressemblait à tous les garçons argentins de dix ans, il était le garçon argentin de dix ans, et rien ne semblait trahir la violence inouïe de son chaos interne. Mais quand il parlait, on pouvait se demander combien de démons habitaient son corps frêle. Ses mots étaient relevés mais se jouaient de toute grammaire. Ses questions semblaient des affirmations et ses vérités des interrogations profondes. Les substantifs se faisaient verbes, qui eux servaient parfois de circonstanciels, parfois de ponctuation. Là où des phrases normales seraient briques d'argile, les siennes se faisaient cathédrales baroques. Ses paroles faisaient fi du temps, de l'espace, du sujet et de l'objet qui se trouvaient comprimés en un point avant de retomber en pluie de vers scandés. Les conséquences pouvaient y créer les causes et les étoiles s'éteindre tandis que le feu était découvert sur Terre. En l'écoutant, Manuel se voyait parler d'Esteban décrivant les premiers hommes en train de dessiner Manuel. C'est ce qu'aurait compris Manuel s'il avait lu les livres naturels du vent et des rivières. N'ayant pas cette connaissance, il tenta de prendre de nombreuses notes, et entoura les blocs qui lui semblèrent plus récurrents, prémisse scientifique universel.

« Combien Ulysse ce héron disparut de compagnons », « Savant que l'on perdit quoi », « l'œil miroite la lune de rêver », sur le chemin du retour il relisait ces blocs quand il croisa les filles qui venaient aux nouvelles. Il cherchait la vérité tout simplement, était-ce un mal. Tel Tantale il la voyait en bas sur le chemin, mais elle avançait au même



rythme, se dérochant un peu plus à chacun de ses pas. Luna demandait toujours à maman quand elle ne savait pas. Circa voudrait bien voir son carnet, il n'y en avait pas de semblables sur l'île.

À bout de piste, il suivit le conseil de Luna en allant rencontrer la mère, qui continuait d'arborer son sourire d'effigie ventripotente asiatique. Esteban n'avait jamais été comme les autres. Dès son plus jeune âge, il se mit à parler le langage des pierres, attribut des dieux et des fous. Alors, on avait pris l'habitude de le laisser dans la cave pendant le jour, ce qui semblait l'apaiser. On fit ainsi jusqu'à ce que Circa, en l'espionnant, s'aperçut qu'il passait ses journées à fixer une marche de l'escalier, faite d'un granit qu'on ne trouve qu'en Espagne, et dans le grain duquel il acheva de perdre son humanité. Elle pouvait lui montrer cette marche où les choses du monde et d'ailleurs se donnaient rendez-vous, comme disait Esteban dans ses rares moments de lucidité. Mais Manuel ne voulait pas de cette pseudo-vérité somme des mondes, il cherchait la Vérité. Pour la mère, la vie était une tragédie sans dieu, sans permanence, et la vérité ne serait dévoilée que sur le quai de notre dernier voyage.

La nuit tombait sur la demeure familiale qui projetait son ombre ténue sur le village en contrebas. Les chauves-souris virevoltaient entre les tours dans un feulement de cuir. L'île, qui lui avait paru jusque-là accueillante, devenait plus difficile à supporter. Ses doutes se confirmeraient plus tard quand il s'apercevrait qu'on l'épiait depuis l'ombre et que l'on fouillait ses affaires. Il porta dès lors son carnet sur lui, et restait évasif sur l'avancement de son enquête, ce qui en retour ne fit que renforcer la défiance de l'île à son égard. Un soir qu'il remontait le chemin plus tard que d'habitude, il fut frappé par le silence de la jungle alentour, d'habitude pleine de fureur et de vie. Le père, qui cultivait le petit potager, ne lui adressa pas non plus la parole quand il le dépassa. Manuel était redevenu l'étranger malvenu, il devait agir vite. Il passa la nuit à parcourir les allées d'ouvrages qui ne pouvaient être là par hasard. Il finit par trouver, entre deux fictions, un traité obscur sur les armes secrètes, qui lui permit d'entrevoir une issue pour la première fois. Puisque la réalité échappait à ses filets, il se ferait appât.

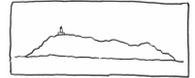
Il disparut tout le jour d'après pour ne revenir qu'à la nuit tombée, alors qu'une fine bruine commençait à tomber sur l'île. À l'heure du dîner, le père s'impatientait de ne pas le voir descendre, de ne pas le voir conclure, de ne pas le voir l'enfermer pour délivrer son fils. Il envoya ses filles frapper à sa porte. Pas de réponse. Circa tourna la poignée sans succès, la porte était bloquée de l'intérieur. Un attroupelement se forma



tandis qu'on envoyait chercher le maître. Ils enfoncèrent la porte pour s'apercevoir que Manuel était descendu par la fenêtre à l'aide d'une corde fixée à l'armoire contenant la bible et le livre des morts. Alors on s'organisa sous les ordres secs et précis du père, entrecoupés des « Il est parti chasser le tigre ! » de Luna. Ils descendirent avec torches et fourches, mais les traces de Manuel se perdaient si vite dans la jungle que la traque fut abandonnée. Seule Circa resta à l'orée de la forêt, visualisant mentalement la trajectoire du fugitif sur ces sentiers qu'elle connaissait par cœur.

Dans la jungle, certains indices trahissaient le passage de Manuel, ici une branche cassée, là une empreinte remplie d'eau. On le devinait plus qu'on ne le voyait tant il avait de l'avance. Il avait dû disparaître un temps sous cette souche, passer derrière cet arbre puis pénétrer dans ce semblant de temple végétal. Les traces de tigre à l'entrée du labyrinthe de ronces l'auraient averti d'un danger qu'il choisit d'ignorer. Les embranchements flous se succédaient. Il était impossible de ne pas se perdre. Il y avait aussi le souffle rauque de la bête mais la course et la pluie, maintenant battante, auraient pu l'assourdir. Il avait dû prendre à gauche puis à droite. Non, cet embranchement finissait en cul-de-sac : il avait sûrement dû prendre une autre route. Était-il passé dans cet endroit plus tôt aujourd'hui ? Avait-il pris le temps d'en étudier les arabesques au cours de ses promenades solitaires ? Il avait fini par garder jalousement son carnet qui pouvait bien contenir ce plan sans qu'on ne le sache. De nouveaux indices du passage de Manuel, c'était bon signe, cela devait être la bonne direction. Il ne faisait plus aucun doute maintenant que le félin s'était mis en chasse. Le moindre faux pas dans cet enchevêtrement de ronces serait le dernier. Courir pour sa vie, pour la vérité, courir le souffle court jusqu'à cette porte que Manuel avait dû emprunter, que Manuel a emprunté, que Manuel va emprunter. Mais elle ne bougeait pas, bloquée par un mécanisme dont la complexité apparut à la lumière d'un éclair. Comment Manuel avait-il pu l'ouvrir ? Non, se calmer, réfléchir, se souvenir. Puisque Manuel avait su trouver la clef, je devais savoir le faire aussi, mais comment compter jusqu'à quatorze ? Le rugissement du tigre longtemps attendu, longtemps craint, réveilla alors mon instinct. Mes mains déverrouillèrent d'elles-mêmes le mécanisme qui me permit de passer la porte, tombant de Charybde en Scylla.

Dans cette petite alcôve hors du temps et de l'espace, Manuel, golem de pierre de lune, me renvoyait mon regard dans le grand miroir du fond. Au centre de la salle sur un autel, deux boîtes. Je m'approchai de la première et y recueillis mon carnet de cuir. Tout

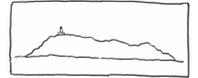


était là, méticuleusement paraphé, annoté, avec force croquis. La petite Luna que j'avais recueillie à l'orphelinat de Madrid, l'escalier de granit qui enfant m'avait fasciné, et qui dans mon récit avait tant impressionné Esteban. Je redécouvrais tous les liens, les passerelles, les projections de ma vie sur ce récit, autant de souvenirs refoulés. Le jeune étudiant issu de bonne famille, qui recevait les faveurs des moines à l'étude tandis que je balayais sa poussière, s'était changé en Pablo Mismo. Dans ma folle prétention, je pensai avoir modelé cette histoire par ma simple volonté créatrice. Mais comment moi, simple mortel, avais-je pu espérer L'égaliser dans l'art de la glaise ? Je voulus créer La vie, mais c'était uniquement la mienne, que je reflétais en négatif. Pourquoi Manuel ne m'avait-il pas suivi ? Tournant les pages à nouveau, je revoyais les pointes de la Sagrada Familia qui m'inspirèrent l'incroyable bâtisse surplombant l'île, le jardin botanique, toutes ces plantes que l'on ne trouvait pas en Argentine et que j'avais cachées dans l'île. Elle appartenait à mon souvenir, j'étais cette île, mais je ne voulus le voir. Je n'avais fait que m'écrire. O le tigre en peluche et le carnet en cuir que me laissa ma mère en larmes silencieuses. La fuite nocturne et pluvieuse pour échapper à la milice franquiste dans le dédale des coupe-gorges de Barcelone. Cette traversée maritime d'une vie pour fuir l'Espagne qui hantait encore mes cauchemars. Pauvre pêcheur que j'étais, doublement coupable de blasphème et d'abandon. O Espagne, mon Espagne, c'est toi qui disparus, jour funeste sous le sombre ciel, lorsque je cessai de croire en toi. Emportée par les coulées rouges des destructeurs de monde, je ne te reverrai plus.

C'est sur cette épiphanie lacunaire que se terminait le récit du moine, laissant sans réponse de nombreuses questions. Était-ce l'approche de la mort qui fit remonter ses souvenirs, ou bien la redécouverte de son histoire qui le précipita vers sa fin ? La réponse variait selon que l'on croyait le père, la mère ou le fils, qui proposaient des visions triangulairement opposées.

Le récit lui-même semblait irréaliste. À aucun moment n'était mentionné l'objet de la supposée disparition. La cécité du père ne l'empêchait ni de lire ni de jardiner. Cela pouvait-il s'expliquer par un voyage onirique ? La « lune de rêve » d'Esteban semblait abonder en ce sens.

Je me demandais surtout ce qui avait bien pu pousser Francisco à tenter d'écrire par lui-même, lui dont la secte s'interdisait précisément cette liberté. Avait-il osé, tel Pandore, ouvrir la boîte de ses souvenirs trop longtemps refoulés. Ou bien s'était-il laissé griser, tel Icare, par le sentiment de toute-puissance du porteur de plume ? Ou encore s'était-il



senti investi d'une vérité qu'il se devait, tel Prométhée, de transmettre aux hommes ?

Autant de conjectures que cette île seule ne pouvait ni confirmer ni infirmer.

Quant à la deuxième boîte de Francisco Manuel, je me demandais alors, comme vous maintenant, quel pouvait être son contenu. Avec le recul, je pense qu'il laissa à d'autres Francisco, d'autres Jorge Luis, le soin d'écrire cet il-là, qui commencerait sûrement par « le mauvais hiver de 1962 eut raison pour toujours des volubilis du patio de l'hacienda ».